

Du Serpent selon Fabre-d'Olivet issu de « Cosmogonie de Moïse », Sopher Bereshith, chapitre 3.

א והנחשָׁה עָרוֹם מִכְלֵדֵת הַשָּׂדֶה אֲשֶׁר עָשָׂה הָזָה אֱלֹהֵי יְהוָה מֶרְ
אֶל־הַאֲשָׁה אָף כִּי־אָמַר אֱלֹהִים לֹא תֹאכְלִנְכֶל עֵץ הַגָּן:

Wa-Nahash ha'ah haroum mi'èchol ha'ah ha-sadeh âsher hashash YHVH-Elohim, wa-iâomer el-ha-Aïshah, aph èchî-âmar Elohim loâ-thâoèhelou mi-èhol hetz ha-gan.

Or l'Ardeur-cupide (l'intérêt, l'envie, l'égoïsme) était une passion générale (un principe aveugle) parmi toute l'animalité de la Nature-élémentaire laquelle avait faite avant IOAH LUI-les-DIEUX : et elle dit (cette passion) à Aïshah (la faculté volitive d'Adam) à cause de quoi déclara LUI-les-DIEUX, non-pas-vous-vous-alimentez de-toute substance de-l'enceinte-organique ?

והנחש, Or-l'Ardeur-cupide... On sait assez que les hellénistes, et Saint Jérôme, sur leurs traces, n'ont vu ici qu'une couleuvre, un serpent proprement dit : à la vérité, selon les premiers, un serpent très prudent, οφις φρονηματωτατος, et selon le second, un serpent très fin et très adroit, « serpent callidor ». Cette misérable interprétation paraît remonter jusqu'à l'époque de la captivité de Babylone, et coïncider avec la perte totale de la langue hébraïque : du moins est-il vrai que le paraphraste chaldaique l'a suivie. Il dit חויה נחש, *une couleuvre des plus captieuses*. Je ne sais même si l'on peut tout-à-fait disculper l'auteur de la version samaritaine : car, quoiqu'il emploie le mot נחש, qui répond à l'hébreu נחש; il est très douteux qu'il ait exactement compris, n'ayant pas su rendre le mot suivant ערום, ainsi que je le dirai plus loin.

Mais toutes ces autorités, sur lesquelles s'appuie l'erreur, ne doivent point empêcher de voir la vérité. Le mot נחש, tel qu'il est employé dans cette circonstance, ne veut pas dire *un serpent*. C'est une ardeur cupide, envieuse, intéressée, égoïste, qui serpente bien, il est vrai dans le coeur de l'homme, et l'enveloppe de ses replis; mais qui n'a rien d'une couleuvre que le nom qu'on lui donne quelque fois par métaphore. Ce n'est qu'en restreignant de plus en plus cette expression figurée que le peuple ignorant a pu l'amener au point de ne signifier qu'un serpent. Les hellénistes ont suivi cette indication grossière; mais pouvaient-ils faire autrement ? Si, par délicatesse de sentiment ou par respect pour Moïse, ils eussent voulu soulever le voile en cet endroit, que devenait le jardin, l'arbre, la côte, etc. ? Je l'ai dit : dans le parti qu'ils avaient pris, ils devaient tout sacrifier à la crainte d'exposer leurs mystères.

Examinons le mot נחש avec l'attention qu'il mérite. Voyons quelle est sa racine, en appelant en témoignage sur le sens qu'elle renferme, et tous les idiomes analogues qui la possèdent, et sa composition hiéroglyphique elle-même.

Cette racine est נח, qui, comme je l'ai dit en expliquant le mot נחש, *les ténèbres*, indique toujours une ardeur interne, un feu centralisé, qui s'agit d'un mouvement violent, et qui cherche à se distendre. Le chaldaique en dérive une foule d'expressions, qui toutes ont rapport à l'anxiété, à l'angoisse, à la douleur, aux passions pénibles. C'est, au propre, *une torréfaction*, au figuré, *une ardeur cupide*, dans l'arabe حش. *C'est une souffrance, une passion douloureuse*, dans le syriaque ܢܚ ou ܢܚܐ. C'est enfin, une agitation turbulente, dans l'éthiopien ከሠ, (housh).

Cette racine verbalisée dans l'hébreu נחש, peint l'action de se précipiter, de se porter avec

véhémence vers une chose. Les verbes analogues ont le même sens en arabe, en éthiopien, en syriaque. Il n'y a rien là qui nous restreigne à l'idée d'un serpent.

L'analyse hiéroglyphique va nous donner peut-être la clef de ce mystère. Si le lecteur me suit avec l'attention que demande une composition aussi difficile, il aura remarqué sans doute que j'ai posé à plusieurs reprises, deux racines différentes, \aleph et \beth , pour désigner également le premier Principe, le principe élémentaire, le principe inconnu des choses. Le moment est arrivé de lui dire la différence importante que les Prêtres Égyptiens concevaient entre ces deux racines, et de quelle manière ils l'exprimaient.

Ils attachaient à l'une et l'autre, l'idée du mouvement; mais ils considéraient la première \aleph comme le symbole du mouvement propre, rectiligne, et la seconde \beth comme celui du mouvement relatif, circulaire. Le caractère hiéroglyphique qui répondait à ces deux mouvements était également *un serpent* : mais tantôt droit et passant par le centre d'une sphère, pour représenter le principe \aleph ; tantôt replié sur lui-même et enveloppant la circonférence de cette sphère pour représenter le principe \beth . Lorsque ces mêmes Prêtres voulaient indiquer la réunion des deux mouvements ou des deux principes, ils peignaient un serpent debout, se déployant en ligne spirale, ou bien deux serpents entrelaçant leurs mobiles anneaux. C'est de ce dernier symbole qu'est venue le fameux caducée des Grecs.

Quant à la nature de l'un et de l'autre de ces principes, j'ai assez dit qu'ils la taisaient. C'était même avec assez d'indifférence qu'ils employaient les radicaux \aleph ou \beth pour caractériser le principe éthéré, igné, aérien, aqueux, terreux, minéral, etc. : comme s'ils eussent voulu faire entendre qu'ils ne croyaient pas ces choses simples et homogènes, mais composées. Cependant, au milieu de ces significations diverses, celle qui se présentait le plus souvent était celle du feu. Dans ce cas, ils envisageaient le principe sous ses différents rapports sensibles ou intelligibles, bons ou mauvais, et modifiaient le mot radical qui le représentait au moyen des signes. Ainsi, par exemple, le primitif \aleph , l'*éclat intelligible*, etc. Si l'on durcissait la voyelle initiale, il prenait un caractère de plus en plus véhément. \aleph , représentait *une exaltation*, tant au propre qu'au figuré, \aleph , *un foyer ardent*, \aleph , *une ardeur passionnée, ardisante, désordonnée, aveugle*. Il en était à peu près du même du primitif \beth . Le mouvement seul distinguait encore les deux principes, soit qu'ils élevassent, soit qu'ils abaissassent. Le mouvement rectiligne inhérent au primitif \aleph , empêchait de confondre ses dérivés avec ceux du primitif \beth , où dominait le mouvement giratoire. Les deux radicaux \aleph et \beth représentaient bien également *un foyer*; mais dans le premier \aleph , il était un foyer d'où le principe igné rayonnait avec violence; tandis que dans le second \beth , c'était un foyer, au contraire, où ce même principe, mu circulairement, se concentrait de plus en plus et se dévorait lui-même.

Tel était le sens hiéroglyphique de cette racine que j'ai déjà examinée sous ses rapport idiomatiques. Cette coïncidence ne doit point laisser de doute au lecteur. Or le signe qui la gouverne dans le mot \beth , est celui de l'action passive, individuelle et corporelle; en sorte que l'ardeur dévorante exprimée par la racine \beth , devient, au moyen de ce signe, une ardeur passive, froide dans sa véhémence, renfermée, astringente, compressive. C'est, au propre, tout corps dur et réfractaire, toute chose âcre, coupante et corrodante, comme *le cuivre*, par exemple, que ce mot signifie, dans un sens très restreint; c'est au figuré tout sentiment pénible, resserrant, farouche, comme *l'envie, l'égoïsme, la cupidité*, c'est en un mot *le vice*.

Voilà la vraie signification du mot \beth . J'ai déjà été obligé d'étendre mes preuves plus qu'à l'originaire; mais son importance le commandait. On voit bien qu'il ne signifie pas simplement un serpent. Moïse qui a tant parlé de la vie reptiforme au commencement de Bereshith, s'est bien gardé de l'employer. Le mot \beth , dont il fait usage, est celui, dans son idiome, indique véritablement *un*

serpent. On peut facilement y reconnaître la source du mot latin et français, et celle du celtique, *sertz*, qui s'est conservé sans altération dans l'occitanique moderne.

ערום, *la passion-aveugle-et-générale...* Ce qui prouve que le traducteur samaritain n'a point entendu le mot נחש, c'est qu'il a complètement manqué le sens de celui-ci. Il le rend par 𐤒𐤍𐤕𐤌𐤏, *fin, cauteleux, subtil*; et le fait cadrer ainsi avec l'idée bizarre qu'il paraît avoir réellement eue, que נחש. signifiait *un serpent*. Le mot ערום était néanmoins facile, très facile à expliquer; mais comment dire qu'*un serpent* est une passion, une véhémence, un aveuglement, et pour ainsi dire un entraînement universel, dans la nature productrice ? C'est pourtant ce qu'on trouve dans la racine עור ou ער. Cette racine n'est autre que le primitif אר, dont je viens de parler assez longuement, et que Moïse fait gouverner ici par le signe du sens matériel ע; signe presque toujours pris en mauvaise part. Le signe final ם, qu'il y ajoute, indique que l'idée est généralisée, et doit être prise dans le sens le plus étendu.

Tous les dérivés de la racine עור présentent quelque idée funeste : c'est d'abord, ער, *un violent adversaire*; עור, *une privation de la vue*; c'est ensuite, ערום ou עירם, *un désert, une stérilité, une nudité entière*, tant au propre qu'au figuré; c'est מערה, *un lieu dévasté, un abîme, une caverne*; c'est enfin מערון, *un aveuglement absolu, un abandon total*. On peut placer à la suite de tous ces mots le nom que les persans donnaient à l'adversaire infernal, حریمان (hariman), qui n'est rien autre chose que le mot ערום dont il s'agit dans cette note, avec la syllabe augmentative ם.